Bulletin de la Sabix
Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École polytechnique

38 | 2005
En Louisiane : Ces Français qui ont « fait » l'Amérique

Partir ? En Amérique !

Christian Marbach

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/sabix/500
DOI : 10.4000/sabix.500
ISSN : 2114-2130

Éditeur
Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée
Date de publication : 1 mai 2005
Pagination : 40 - 43
ISBN : ISSN N° 2114-2130
ISSN : 0989-30-59

Référence électronique
Christian Marbach, « Partir ? En Amérique ! », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 38 | 2005, mis en ligne le 11 novembre 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/sabix/500 ;
DOI : https://doi.org/10.4000/sabix.500

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

Partir ? En Amérique !

Christian Marbach

1 *Où l'auteur, s'inspirant largement d'un ouvrage de René Rémond sur « Les Etats-Unis devant l'opinion publique française, 1815-1852 » essaie d'expliquer pourquoi les Etats-Unis ont pu attirer nos polytechniciens : plein de bonnes raisons...*

2 Partir donc, mais où ? J'ai donné tout à l'heure des explications un peu « négatives », liées à un raisonnement par élimination : ni en Angleterre, ni en Russie, ni, ni...Le choix américain sera beaucoup plus que cela pour de nombreux Français, ce sera un choix voulu, inspiré par l'image de l'Amérique en France, nourrie par les souvenirs du soutien français à la guerre d'indépendance et de la construction presque parallèle des Déclarations des droits de l'homme et des républiques dans les deux pays, magnifiée par les vastes opportunités que l'ignorance autant que la connaissance attribuaient aux Etats-Unis d'Amérique, tout juste agrandis par la vaste Louisiane et donc proposant des références supplémentaires aux Français.

3 En 1962 a paru chez Armand Colin, la thèse très complète de René Rémond sur « Les Etats-Unis devant l'opinion française, 1815-1852 ». Il s'agit là d'une difficile tentative pour reconstituer le contenu d'une opinion publique, à un siècle de distance. Sur près de mille pages, l'auteur a cherché à analyser ce que les Français savaient, ou ont su peu à peu, sur les Etats-Unis. Journaux, livres, rapports d'experts, visites croisées ont permis aux lecteurs français de suivre l'évolution américaine, mais c'eût été une erreur de limiter cette analyse aux personnes cultivées : dans la vallée alsacienne de la Thur des centaines de paysans ont eu aussi sur les Etats-Unis une « opinion » qui leur a permis de s'inscrire dans un vaste courant d'émigration vers la Louisiane et le Texas.

4 René Rémond traite des aspects économiques comme des aspects littéraires (Chateaubriand ou Fenimore Cooper), des aspects techniques (navires à vapeur ou chemin de fer) comme des échanges et des analyses politiques (de Franklin à Tocqueville). La période qu'il choisit, et dont il justifie les limites par référence à des événements importants en France (nous avons vu que 1815 est l'occasion d'un ample mouvement d'émigration), c'est celle que nous suivrons avec Bernard, Buisson ou Crozet. J'ajoute un élément personnel qui m'a fait lire le « Rémond » avec beaucoup de soin, c'est l'attention qu'il porte à certaines figures polytechniciennes qui ont réfléchi à

l'Amérique (Comte), ou y ont voyagé (Marestier, Chevalier). Même s'il ignore Crozet et Buisson, même s'il passe assez vite sur Bernard, il indique dans une note de bas de page : « il y aurait une étude suggestive à mener sur les polytechniciens et l'Amérique : les rapports de fait sont nombreux et il existe d'incontestables affinités entre la Grande Ecole et l'expérience américaine » (p.74).

5 Très modestement après Claudine Billoux dont j'ai déjà cité le travail, je m'inscris donc dans ce souhait. Les polytechniciens de 1815 étaient soldats, fonctionnaires, ingénieurs... Nous n'avons pas de raisons de penser que leurs opinions sur les Etats-Unis aient été singulières par rapport aux dominantes que René Rémond nous propose. Leurs lectures étaient à la fois celles de l'homme cultivé et celles suscitées par leurs centres d'intérêt. Je suis donc prêt à parier que Bernard ou Buisson ou Crozet avaient lu des ouvrages sur les campagnes de la Guerre d'Indépendance américaine, mais aussi « Le traité du climat et du sol des Etats-Unis », un épais travail de Volney paru en 1802 et dont les précisions ont dû plaire à des spécialistes de topographie.

Vues d'Amérique du Nord (lés 15 à 21) Port de Boston



Avec nos remerciements à la manufacture Zuber, qui fabrique toujours ces décors panoramiques, et au Musée du papier peint de Rixheim qui nous en a procuré les photographies

6 Installé à Bordeaux, Buisson a dû connaître « Les Etats-Unis et l'Angleterre », rédigé par William Lee alors consul américain à Bordeaux[1]. « Recruté » par des envoyés américains Bernard s'est sûrement vu remettre des ouvrages de ce type à Paris. Comme de multiples soldats en pleine période de doutes et d'interrogations, Crozet et Buisson ont dû parcourir des brochures invitant à aller installer des colonies d'un nouveau type dans un nouveau monde.

7 Dans un effort de reconstitution, je peux aussi imaginer Bernard, blessé, ou Crozet, prisonnier en Russie, lire « Atala » ou « Les Natchez ». L'aventure que François-René vicomte de Chateaubriand, a connue en 1791, à 23 ans, une aventure qu'il a ensuite repensée et ruminée pour ajouter à ses propres impressions de voyage des foules de notes et d'éléments reçus d'autres sources, peut-être leur a-t-elle un peu servi

d'exemple quand ils se sont trouvés dans une même position de presque-fugitif. Peut-être ont-ils voulu, comme lui, goûter aux vastes horizons des rives du Mississipi, des chutes du Niagara, et rencontrer quelque bon sauvage ? En tout cas ils ont dû pleurer sur Atala comme tout le monde en France.

8 Et, comme tout le monde à cette époque ils savaient que les Etats-Unis étaient un vaste continent inconnu, mystérieux (il y avait donc des choses à y découvrir). Ils savaient que c'était un pays « d'opportunités » (the land of opportunities, c'est là le surnom de l'un des Etats américains qui aiment se donner des surnoms, mais celui-ci correspond bien au pays tout entier à cette époque) Ils savaient que les relations entre la France et les Etats-Unis étaient a priori amicales, nourries de fraternité d'armes (que la figure tutélaire de Lafayette symbolise, par exemple pour Bernard qui entretient avec lui une relation épistolaire nourrie et des coopérations multiples) même si le blocus continental avait amené des nuages sur cette amitié nourries aussi de cousinage de pensée politique sur les voies de la démocratie. Les Etats-Unis étaient à la fois image, modèle, exemple, parrain ou filleul dans leur démocratie d'une France qui avait échoué dans sa propre mise en place d'un tel régime, mais c'était une tentative à reprendre, pourquoi pas là-bas, pourquoi pas plus tard en France. 1830 sera d'ailleurs pour beaucoup d'émigrés l'occasion de revenir pour tenter d'implanter en France des modèles américains.

9 Pour nos soldats l'Amérique c'est aussi l'anti-Angleterre, et cela a donc, par ce seul caractère « tout pour plaire ». 1776 n'est pas si loin, ni la première défaite anglaise à Yorktown, en 1781, défaite de Cornwallis devant Washington, Rochambeau, de Grasse. 1815, la nouvelle défaite anglaise dans les faubourgs de La Nouvelle Orléans devant les troupes de Jackson et Humbert est encore plus proche. Buisson arrivé là en 1817 entendra presque tous les jours parler de cette bataille et du rôle qu'y ont joué les Français de Louisiane, et donc, de « notre » participation, en quelque sorte renouvelée, à l'indépendance enfin acceptée par les Anglais. D'ailleurs, si Bernard est recruté par le gouvernement américain pour redessiner un système de fortifications, c'est d'abord parce que les Anglais se sont joués des défenses américaines, ont brûlé la capitale Washington en 1811, ont failli, ne serait-ce que provisoirement, réannexer les Etats-Unis. Et si West Point se développe et cherche des professeurs expérimentés comme Crozet, c'est aussi et d'abord pour former des officiers aptes à combattre l'Anglais : pour Bernard, Crozet, Buisson, c'est un peu la guerre contre Londres qui reprend quand ils débarquent en Amérique.

10 Et puis, il y a les conversations, les précédents, les amis, les exemples. Quand on cherche à prendre une bonne décision et que l'on a eu l'occasion de fréquenter officiers, généraux, hauts fonctionnaires, comme c'était sûrement le cas de Bernard, un peu moins celui de Crozet, encore moins celui de Buisson, on est forcément sensible au choix des modèles.

11 La direction prise par Joseph Bonaparte, homogène avec d'autres tropismes transatlantiques de ses frères, est alors connue de nos soldats. Les conseils du grand Lafayette, américanophile de fondation, icône discrète pendant l'Empire, mais de plus en plus présent après 1815, encensé, parfois à son corps défendant, a certainement joué aussi, peut-être pour Crozet, certainement pour Bernard. Et les Etats-Unis eux-mêmes avaient envoyé à Paris leurs agents recruteurs pour essayer d'attirer des compétences, un peu comme ils le feront dans des circonstances d'un autre ordre pour attirer les savants allemands en 1945 et éviter de les voir tous kidnappés par l'URSS. C'est ainsi

que Thayer « embaucha » Bernard qui avait déjà reçu d'autres propositions, et en particulier celle du Tsar (mais servir un souverain étranger que l'on a combattu.. .non, merci !). C'est encore ainsi que Crozet choisit l'Amérique.

12 Une remarque linguistique essentielle doit ici trouver sa place : comment nos jeunes gens et leurs familles (Bernard et Crozet étaient mariés quand ils partirent pour l'Amérique) envisagent-ils leur exil alors qu'ils ne parlent guère l'anglais, pas du tout pour Bernard, très peu pour Crozet. Plusieurs réponses sont possibles. Rappelons d'abord le contexte historique : à cette époque encore, beaucoup parmi les élites en Amérique pratiquaient la langue française, et les Français savaient qu'ils pourraient trouver des interlocuteurs francophones. C'était vrai évidemment en Louisiane (ne nous faisons pas de souci pour Buisson qui d'ailleurs était certain de joindre des membres de sa famille à la Nouvelle Orléans) ; Crozet pourra donner en français ses premiers cours à West Point dont les cadets parlaient tous sa langue par obligation : on leur faisait lire *Gil Blas,* et sur le blason du Génie Américain, adopté par les officiers de West Point tout ju ste créée en 1795, on pouvait lire (et on peut toujours lire) la devise « Essayons»[2]

Carte générale des Etats-Unis



13 Quant à Bernard, il bénéficiera dès son arrivée et sa prise de fonctions d'un traitement de faveur. Le gouvernement américain mettra à sa disposition un aide de camp interprète, Guillaume Tell Poussin (j'apprécie le nom et les prénoms !) dont il deviendra à la fois le mentor et l'ami, et qui jouera plus tard, au delà de 1848, un rôle important dans les relations franco américaines. De même, le prince Charles Lucien Bonaparte fera continuellement vérifier par des amis, dont Cooper (le cousin de Fenimore), la qualité de son anglais quand il publiera ses traités d'ornithologie à Philadelphie vers 1820. Je vais désormais raconter quelques histoires de princes.

NOTES

1. Bordeaux recevait d'ailleurs, depuis des dizaines d'années, une importante colonie américaine au point de justifier que le premier consul des Etats Unis nommé dans cette ville, Robert Fenwick, y fit bâtir une belle demeure de 1796 à 1799, dominée par deux pavillons observatoires pour suivre les activités portuaires du quai des Chartrons. De part et d'autre de la porte d'entrée, une proue de navire est sculptée dans la pierre.

2. On pourra à ce sujet relire l'excellent article de Pierre Boulesteix (X61) rédigé par la Jaune et la Rouge de mars 2000 et consacré à l'Ecole royale du Génie de Mézières, et à sa belle descendance, française ou américaine, Gaspard Monge ou Le Bègue du Portail.